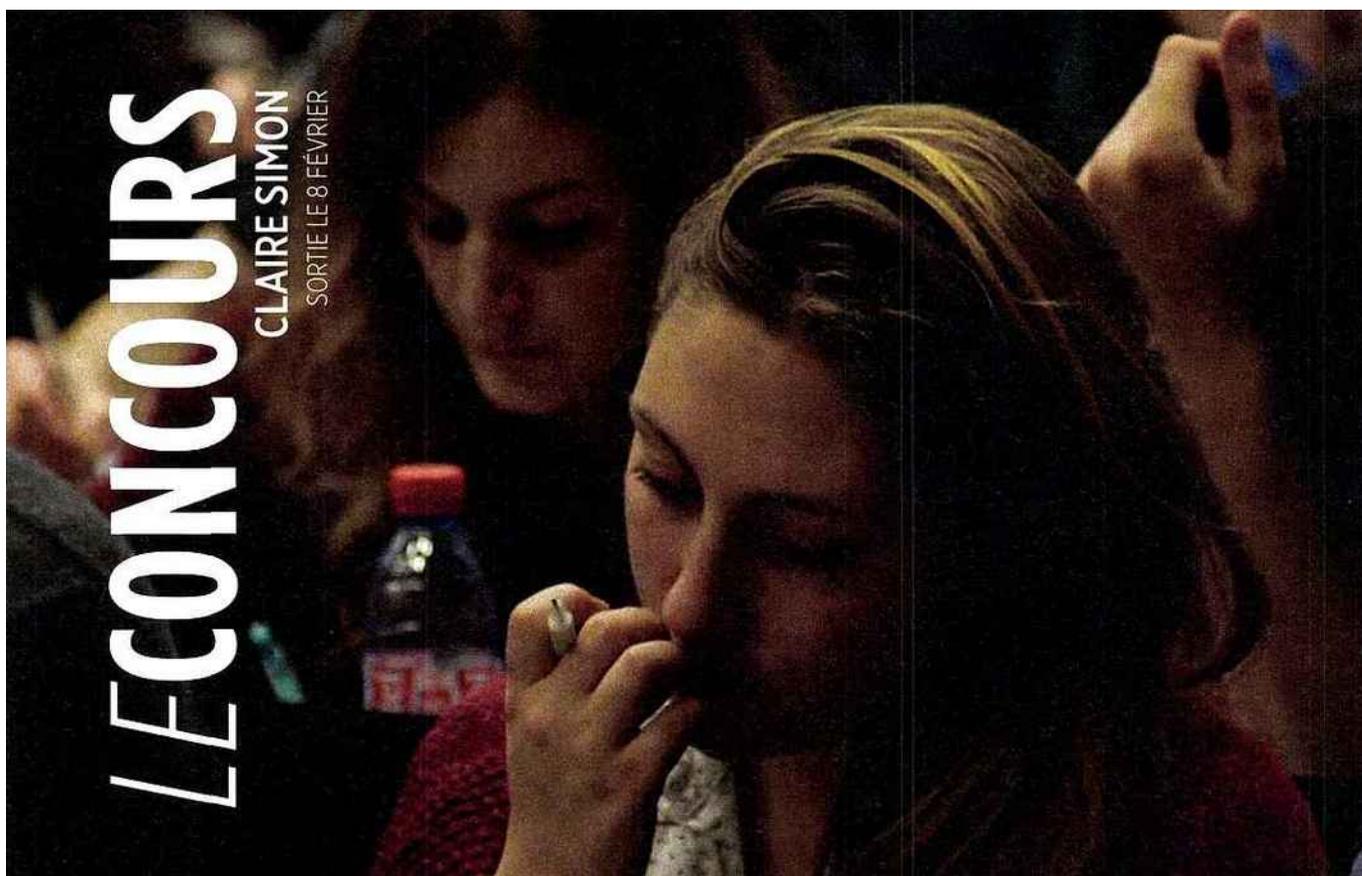




REPERAGES



Reproduction artistique

PAR CLAIRE MICALLEF

De bon matin, un groupe de jeunes gens patiente devant un haut portail. C'est le jour de la première épreuve du concours d'entrée à la Fémis. Dès ce plan inaugural, tout est dit, ou presque. La prestigieuse école de cinéma apparaît telle une forteresse imprenable, presque aussi énigmatique et imposante qu'un Poudlard en plein Paris, à ces apprentis sorciers cinéphiles, déterminés malgré le nombre décourageant de candidats à décrocher le précieux sésame qui leur ouvrira les portes du « *cinéma et de l'Art avec un grand A* » comme le précise Claire Simon dans sa note d'intention, assimilant à juste titre l'admission à l'école au Saint Graal. C'est à la suite de son expérience d'intervenante

dans cet antre du septième art que la documentariste a souhaité montrer les rouages du redoutable concours d'entrée, contre lequel bien des ambitions se fracassent. Un acte citoyen pour lequel la réalisatrice de *GARE DU NORD* (2013) a décidé de renoncer à ses fonctions, afin de se faire l'exploratrice libre, neutre mais sans pitié, des mécanismes qui président à la sélection des candidats. Immersion passionnante et exhaustive, qui court de la première épreuve à la photo de promotion, *LE CONCOURS* marque le retour de Claire Simon, après *LE BOIS DONT LES RÊVES SONT FAITS* (2016), au documentaire à l'os à la Frederick Wiseman. Pas d'hybridation du documentaire et de la fiction, pas d'intrusion d'acteurs professionnels dans le dispositif, comme dans *LES BUREAUX DE DIEU* (2008) ou *GARE DU*

NORD, juste une caméra sans filtre qui traque autant les hésitations et la confusion des candidats que les petites phrases assassines des examinateurs lors des délibérations. *LE CONCOURS* est structuré en trois parties qui correspondent à autant d'épreuves que doivent réussir les candidats pour intégrer l'école : une première épreuve d'admissibilité écrite, qui se compose d'un projet et d'une analyse sur table d'un film, d'une durée de trois heures (en l'occurrence un extrait de *SHOKUZAI* de Kiyoshi Kurosawa, 2013), suivie de deux oraux spécialisés, correspondant à la section choisie par le candidat : scénario, réalisation, montage, décor. La première prestation est censée évaluer les aptitudes artistiques du candidat (esquisser les grandes lignes d'un scénario en quelques heures,



LE CONCOURS

imaginer un décor à partir d'un sujet, etc.), la seconde consiste en un grand oral de motivation. Le tout construit selon un rythme binaire, propre à appréhender la complexité de la sélection : scènes d'examen et scènes de délibération alternent invariablement. La plus grande prouesse de cette entreprise, la condition même de sa réussite, était de faire oublier aux postulants comme aux jurés la présence de la caméra. Le résultat est tellement concluant et troublant qu'on a presque l'impression de regarder un documentaire en caméra cachée : certains jurés, loin de s'autocensurer, se montrent parfois si méprisants et si condescendants, lâchent de telles énormités, sous couvert d'une bienveillance de façade, sur le dos des candidats un peu « exotiques » (entendez ceux qui ne sont pas du sérail, qui sont issus de la « France d'en bas » ou qui ont un accent régional) que les délibérations donnent souvent lieu à un malaise dans la sidération. On y entend notamment une jurée condamner

un candidat trop « *outsider* » avec toute la violence du déterminisme social : « *Il ne pourra jamais s'intégrer.* » Souvent taxée d'élitiste, l'école se fait fort de s'ouvrir à la diversité, se fixe des quotas : « *Il faudrait des Noirs, des rebeus, des pauvres [sic]* » s'exclame, en toute bonne foi, une examinatrice. On ne sait pas où se situe le curseur de Claire Simon dans cette affaire : ni brûlot ni lettre d'amour inconditionnelle à cette école dans laquelle elle a officié, son documentaire aussi implacable qu'impartial pose néanmoins frontalement la question du bien-fondé d'une sélection artistique nécessairement subjective et approximative. À quoi reconnaît-on un réalisateur, un scénariste, un producteur ou un monteur en puissance ? Un artiste doit-il nécessairement être un bon orateur et un bon communicant (sur de tels critères, Patrick Modiano aurait été refoulé d'une école de *creative writing*) ? Quelle est la part, dans le processus de sélection, entre le talent soupçonné du candidat et sa personnalité, ce qu'il dégage ? Pointe

aussi, à travers les discussions enflammées, une recherche de candidats qui rentrent « dans le moule » : l'un est jugé trop « *fou* », pas question de faire entrer le loup dans la bergerie ! Que ce soient des « professionnels de la profession » qui choisissent et adoucent leurs héritiers ne manque pas non plus d'interroger : il s'agit là, ni plus ni moins, d'une forme de « *reproduction artistique* ». Cette passionnante plongée dans le vivier des créateurs de demain, organisée et montée avec une redoutable efficacité, réserve malgré tout quelques moments de pure drôlerie, tel celui où un candidat se perd lui-même dans le scénario épouvantablement échevelé et dans la multitude de personnages qu'il a esquissés. La caméra, pudique, attentive au non-verbal, le laisse hors-champ. La sensibilité de Claire Simon, son regard sur l'insitution, son panache admirable donnent plutôt envie de suivre le sillon buissonnier de cette rock-star française du documentaire que de s'enfermer 6, rue Francoeur. •